

Depuis quelques numéros, Serge Martin est souvent présent dans *Les Actes de Lecture*.^{*} Enseignant en IUFM (Versailles-Cergy), il poursuit une recherche en poétique sur la relation dans le langage. Rédacteur des revues *Le Français Aujourd'hui* et *Argos*, il est aussi auteur d'essais (Francis Ponge, *La poésie à l'école* - avec M.-C. Martin -, *Les contes à l'école* aux éditions Bertrand Lacoste) et auteur de poésie sous le nom de Serge Ritman (éd. Le Dé bleu, collection « Le farfadet », éd. Tarabuste...).

Parce qu'il aborde la complexité avec complexité, cet entretien avec lui, cherche à mettre en œuvre sous une forme plus « dialogique » que ses habituels articles, ce qu'il nomme « la poétique de la relation » : interroger, comprendre, questionner, écouter, chercher à approfondir ces questions qu'on arrête trop vite et trop souvent de se poser... ou qu'on ne se pose jamais.

* Cf. notamment : *Lire le mouvement. Vers une poétique du langage in La lecture littéraire à l'école. Dossier. A.L. n°76, déc. 01, p.71*

La littérature à l'école : où est passée la critique ?

(Vers une poétique de la relation critique)

Dialogue avec Serge Martin

« Tout ce qui est facile à enseigner est inexact. »

Gaston Bachelard,
La formation de l'esprit scientifique, Vrin

« Les contes, c'est comme la forêt : plus on s'y enfonce, plus on s'y perd. (...) Plus on explique un conte, plus ça se complique. Une des leçons que l'on peut tirer, c'est qu'expliquer un texte n'est pas le rendre plus clair et plus léger, mais plus opaque, plus grave. »

Jean Verrier, cité par Serge Martin
Les contes à l'école, éd. Bertrand Lacoste

Serge Martin est venu à Nantes en mars 2002, répondant à la double invitation du Centre de Ressources Ville et de la Bibliothèque Pédagogique de Loire Atlantique. Nous lui avons passé une commande : secouer nos idées reçues et bien pensantes sur la littérature de jeunesse.

Un article avait particulièrement retenu notre attention : *La censure chevauchant la morale*.¹ Il y épinglait le bien être et l'ambiance de bonheur qui flottent autour de la littérature de jeunesse et de ses médiateurs : « *La littérature de jeunesse a trop longtemps cru être libérée de toute entrave : la critique, le lectorat et ses médiateurs baignaient dans un heureux hédonisme, un libéral humanisme qui masquaient trop bien les guerres du langage et les autres guerres qui masquaient les autres guerres qui font l'histoire humaine.* »

Il évoquait aussi les illusions et la bonne conscience de tout un secteur éditorial : « *À lire les commentateurs autorisés, qui se proclament comme tels, la littérature pour la jeunesse se porte bien (i.e. doit bien se porter) mais cela ne date pas d'aujourd'hui car la "critique" n'a pas franchement l'habitude de discuter : de la recension à l'encensement, on ne voit guère apparaître les conflits de valeurs, politiques ou éthiques (...). Les financiers des groupes éditoriaux ne contrediront pas ce diagnostic optimiste puisque ce "secteur" est en passe de devenir le seul bénéficiaire, si ce n'est le premier, en termes de chiffres d'affaires de chaque maison d'édition qui, bien entendu, a un secteur "jeunesse", ce qui n'était pas le cas il y a seulement dix ans. Elle se porte d'autant mieux depuis qu'elle est rentrée, sous la forme d'une liste indicative d'ouvrages, dans les programmes du collège (...).* » À l'heure des nouveaux programmes de l'école élémentaire, ses interrogations percutent l'actualité de l'entrée officielle de la littérature de jeunesse à l'école.

Ce n'est pas un savoir sur (...) la critique est un savoir avec

● « *Où est passée la critique ?* » Poser cette question c'est s'interroger sur l'endroit où elle devrait être... Comme si il y avait une désertion, une place laissée vide...

- La littérature et la critique ont toujours fait bon ménage mais, du côté des pratiques, il y a souvent un malentendu entre ce qu'on dit et ce qu'on fait. Bien souvent, on prétend critiquer plus qu'on ne critique véritablement... J'aimerais montrer les enjeux réels de la critique : il s'agit de se rendre vigilant au langage interne des textes. Ils agissent comme un mouvement auquel il faut être attentif et qu'il ne faut pas pétrifier.

● *Traditionnellement, on considère que la critique, c'est le jugement. Dans le contexte des bibliothèques et des BCD, c'est difficile de lutter contre les dérives du discours et des comportements culturels en vogue. Souvent on dirait*

qu'on joue au cultivé... C'est de l'imitation plutôt que de la réflexion...

- C'est tout le problème. Il faut renverser les perspectives : ce dont l'enseignement des textes littéraires a besoin, ce n'est pas d'une bonne critique ou d'une bonne méthode mais justement de la critique du discours sur les textes, du discours de la critique sur les textes. Il est important de ne pas oublier qu'on travaille à cette réflexivité-là, professeur ou élève, prescripteur ou expérimentateur, rénovateur ou conservateur : la critique est un discours.

Il faut donc aussi reformuler les questions. Si on posait la question : « *Quel discours critique sur les textes ?* », ce serait postuler qu'il peut y avoir une vérité du discours critique, des critères de validité de ce discours ailleurs que dans le discours, hors d'un « *je-ici-maintenant* », du moins hors historicité. Mieux vaudrait se demander : « *comment et pourquoi un discours critique sur les textes ?* »

• Vous dites que la critique est un discours plutôt qu'une méthode pour aborder les textes. Vous voulez dire qu'il y a une confusion entre la critique et l'interprétation, entre la relation au texte et la compréhension ?

- Effectivement, les deux sont très souvent assimilées. La critique, ce n'est pas un savoir sur, une position de savoir sur, autant de solutions qui effacent les questions, autant de savoirs qui se transforment en pouvoirs et donc perdent leur activité de transformation pour se maintenir en instrument de domination. La critique est un *savoir avec*, autant de savoirs efficients, transformateurs de rapports, une activité qui ne fait que continuer celle de l'œuvre, qui la continue parce qu'elle est relation ou pas, que sa lecture est relation ou pas.

J'ai déjà écrit que « *les commentateurs autorisés* » n'ont pas franchement l'habitude de discuter : de la recension à l'enseignement, ils ne font guère apparaître les conflits de valeurs, politiques, politiques ou éthiques.

• Vous dites donc qu'il n'y a pas de vérité dans la critique ?

- Exactement, il n'existe pas de critique de vérité, de validité. Il est toujours dangereux de sacrifier l'Autre, y compris dans la relation au texte : rien de tel pour empêcher la relation et le dialogue. La vérité se traque dans le jeu avec la société alors que la critique est du côté de l'historicité : elle oblige à penser dans le moment et de se poser la question à chaque texte.

Il ne s'agit pas de comprendre ce que quelqu'un (un mauvais critique ?) aurait décidé qu'il faut comprendre. Il s'agit de tester le langage et de maintenir une attention permanente au discours. C'est quand même autre chose et autrement passionnant.

• Quand vous dites qu'on n'analyse pas le discours, ça veut dire qu'on se contente d'analyser les œuvres ? Mais c'est ce qu'on fait généralement ?

- Bien souvent... Si on oublie que la critique est un discours, c'est qu'on réduit forcément la critique à un de ses aspects et qu'on élimine l'autre. Du moins, on fait comme s'il était absent et on rend hémiplégique l'activité sur les textes pour s'en plaindre très vite après, l'année suivante, le cycle suivant ou ailleurs... C'est généralement mettre de côté l'évaluation des textes et ne s'intéresser qu'à la description des textes.

La classe aussi bien que l'élève, de la maternelle à l'université, ne peuvent faire l'impasse sur les deux dimensions, et ni les propédeutiques qui font attendre qu'un des aspects soit traité plus tard, ni les rattrapages et autres remédiations qui le font traiter dans d'autres lieux, à d'autres moments, ou en sous-disciplines liées à un genre ou sous-genre (la poésie joue souvent ce rôle, le théâtre aussi, la littérature de jeunesse encore), ne peuvent réunifier ce qui a été dissocié.

Cette manie de la séparation (...), c'est le moyen de ne rien comprendre

• Comment faire exister ce discours critique qui ne sombrerait pas dans l'interprétation ?

- Prenons deux courtes propositions...

Il faut d'abord une critique dynamique construisant un trajet subjectif : pour faire image, mieux vaudrait un parcours de lecture que le profil d'une œuvre... même si les premiers peuvent toujours tourner en rond et les seconds s'animer comme des visages. Jean Starobinski, au cœur du débat sur la nouvelle critique, voulant donner « sens » à la critique, disait « *qu'il n'est pas de notion à laquelle [il] tienne plus que celle du trajet critique - trajet qui n'a pas à s'inscrire nécessairement dans l'œuvre critique elle-même, et qui peut avoir eu lieu dans le travail préparatoire dont l'œuvre critique est l'aboutissement.* »²

Il s'agirait de reprendre cette proposition qu'au demeurant Starobinski ne veut pas voir réduite à une méthode... Le trajet critique, pour la classe, pour l'élève, peut prendre bien des visages dynamiques : de la lecture expressive ou de l'oralisation théâtralisée à l'essai, en passant par l'écriture d'anthologies thématiques voire problématiques mais également par l'écriture dite créative qui ose se glisser dans les plis de l'œuvre, non pour y acquiescer mais pour la rencontrer. L'accumulation des lectures n'offrirait pas une simple addition

¹ Serge MARTIN, « La censure chevauchant la morale. » *Le Français Aujourd'hui*, n°121, mars 98

² Jean STAROBINSKI, *La Relation critique*, Gallimard, 1970, p.13

mais l'historicité en construction d'une parole lisante et lue. Paul Valéry le dit autrement : « *En vérité, il n'est pas de théorie qui ne soit un fragment, soigneusement préparé, de quelque autobiographie.* »³ Le dynamisme analogique de la lecture et de l'œuvre, c'est le travail de la critique qui fait l'historicité de son discours : celle-ci ne peut être que conflictuelle.

● ***C'est votre deuxième proposition ?***

- Parfaitement : l'exercice du conflit. Il faut rechercher une critique conflictuelle construisant une culture commune. Aucune activité critique ne peut s'exercer sans l'exercice du débat, de la discussion, que ce conflit concerne les lectures, individuelles et/ou collectives, successives, les lectures concomitantes ou même les moments et les plans d'une même lecture. Voiler, cacher la dimension essentiellement conflictuelle de la lecture critique reviendrait à nier, voire empêcher, l'activité de subjectivation dans et par le discours de la critique, pour la réduire à une imposition. En d'autres mots, ce serait nier la lecture réfléchie par le conflit au bénéfice d'un jugement impensé.

● ***À vous entendre et à vous lire, vous semblez souvent considérer qu'il y a des pratiques sur l'écrit qui empêchent de faire autre chose... Vous considérez qu'il y a des murs qui limitent le champ des actions possibles ?***

- Disons-le de cette façon-là : on se heurte à bien des écueils. Il y a en particulier des séries d'oppositions qui trompent notre réflexion. Tout est mis sous l'autorité du dualisme : le fond et la forme, cette manie de la séparation qui se croit un concept et une méthode d'analyse alors que c'est le moyen de ne rien comprendre. Quand il s'agit de critique, opposer le fond et la forme est une véritable illusion de l'analyse... On oppose aussi littérature et langage ordinaire, adhésion et distanciation, lecture et relecture, écriture et réécriture...

● ***Dans l'article « La censure chevauchant la morale », vous évoquez déjà les « interrogations pseudo-critiques [qui] maintiennent les vieilles oppositions conservatrices entre le fond et la forme. »***

- C'est ça... J'y parle aussi de la caste des interprétants qui mettent la critique et la littérature du côté du pouvoir. Si on n'y prend pas garde, la littérature ne parviendra pas à se sortir d'une injonction folle : être médiatique pour ne pas être morte.

Il s'est mis en place un étrange mécanisme entre l'école et l'édition : les œuvres naissent à partir de thématiques établies. Dans les animations, cette logique se retrouve : l'œuvre vient illustrer quelque chose qui existe déjà... C'est souvent par ce thématisme que tout commence : l'œuvre vient illustrer un thème soit moral soit politique. Il est forcément politiquement ou éthiquement correct puisque la norme est

posée avant que l'œuvre soit lue et vienne justement l'illustrer. C'est une tautologie qu'on peut transformer en jeu de mot : une œuvre qui illustre est illustre donc œuvre.

Dans l'enseignement, l'animation et l'édition, les textes viennent suivre une politique ou une visée (citoyenneté, différences, etc.) avec des séries toujours renouvelées mais toujours les mêmes. On va chercher dans les livres de simples illustrations de la vie. Combien de fois les enfants n'entendent-ils pas : on va chercher dans les livres quelque chose qui ressemble à ce que tu as vécu...

Jamais les œuvres ne sont écoutées pour ce qu'elles font

● ***Pour vous, c'est du monologue ?***

- En quelque sorte... La littérature est le lieu d'interaction la plus forte entre la vie et le langage alors qu'on la fait souvent passer comme une simple illustration de la réalité. Cette façon de faire est aussi une façon de penser. Elle instaure des représentations figées et des segmentations qui ne cessent de se renforcer. Prenons-en quelques unes : la force des œuvres littéraires est de changer les conformismes ; l'intérêt des albums est de nous emmener à la frontière des genres - c'est pour cette raison qu'il faut y projeter une attention au mouvement dans le texte... Et pourtant, on est contraint à choisir entre les genres et les œuvres, entre la nominalisation et les genres... L'immobilité est garantie.

Ensuite, il y a une confusion entre la science et la théorie. On refuse la théorie et on se soumet à la science. L'éducation se perd dans les impasses du scientisme et de la pédagogie par objectifs. C'est aussi l'impasse actuelle de la démocratie des experts, de l'éducation par les compétences et de l'enseignement par objectifs. La recherche est ailleurs, c'est une aventure de tous les sujets et surtout du sujet du langage... Il y a un exemple qui m'est particulièrement cher et douloureux : l'importance du silence n'a aucune existence pour les scientifiques. Elle est pourtant capitale dans l'écriture.

Enfin, c'est peut-être le problème le plus important : la sortie du langage. On sort du langage alors même qu'avec les œuvres on devrait aller au cœur du langage. Jamais les œuvres ne sont écoutées pour ce qu'elles font : de la relation qui change tous les sujets parce que c'est le sujet interprétant du social, c'est le sujet noyau de toutes les subjectivations. Vous voyez à quel point il faut se battre contre les contradictions qui pèsent sur nous...

● ***À propos de cette « interaction entre la vie et le langage », peut-on parler d'une recherche de dialogue et même de « dialogisme » dans le sens du linguiste russe Mickaël Bakhtine ?***

- Les anthropologues parlent de « branchements »⁴ : c'est une vision interactive et dialogique des cultures et des pratiques culturelles. Ce qui est différent du métissage qui prend toujours sa source dans la biologie et donc rapporte les activités humaines à une essence naturelle hors culture, hors histoire.

On devrait choisir d'étudier les œuvres qui mettent explicitement à jour la relation à l'écriture. Pourquoi ? Parce que pour les jeunes élèves il s'agit justement de construire les « branchements » de l'écoute interne des textes. Travailler sur la relation interne c'est justement défaire la compréhension d'une recherche de l'homogène qui oppose les textes, les genres et ne propose donc pour l'enseignement que des canons, des modèles, des grilles, des schémas, vers une recherche du continu : le continu des œuvres, c'est ce qui passe d'un niveau à l'autre, d'une voix dans une autre voix, d'un genre dans un autre genre (voyez la fable et le conte chez Perrault et La Fontaine et voyez le narratif dans l'explicatif, etc.), d'une époque dans une autre époque (les gaulois dans *La guerre des boutons*), d'un lieu dans un autre lieu (un labyrinthe dans une forêt ; le Far-West dans la banlieue). Le continu, c'est justement le sujet du langage : la relation. J'appelle ça l'attention au mouvement dans les textes⁵ : attention au mouvement dialogique sous toutes ses formes parce qu'elles participent toutes de la résonance générale, de la relation générale. Un auteur comme Gabrielle Vincent l'illustre merveilleusement.⁶

(...) désacraliser : enlever la littérature à la religion et à l'admiration.

• Comment pratiquer un discours critique du texte ?

- Passer par le conflit sur le texte et réussir à le maintenir, c'est accepter de montrer que des œuvres sont mauvaises. Au risque de sembler agressif, je pense qu'il est important d'avoir du mal à en dire. Pas pour des raisons mondaines dont se gargarisent les "cultureux"... mais pour construire des branchements de l'écoute interne des textes en passant par le conflit. Comprenez-moi bien : il ne s'agit pas d'interprétations mais de conflit sur le texte. Il ne s'agit pas non plus d'un conflit des interprétations mais d'un conflit dans et par l'activité de rénonciation qui maintient à vif la force du langage dans une œuvre.

• *Comme si le conflit entraînait une tension extrême, qu'on pourrait ressentir comme de l'agressivité... Louis-Ferdinand Céline écrivait : « Il me manque quelques haines, je suis sûr qu'elles existent ». C'est une parole puissante mais délicate à manier. Sans aller si loin, cette forme de dialogue, c'est aussi penser contre ?*

- Plutôt que de parler de haine ou de méchanceté, parlons plutôt d'inquiétude. Henri Meschonnic parle de mauvaise

conscience : « *Le statut de la littérature est le point le plus faible des théories du langage. Leur mauvaise conscience.* »⁷ Mais si vous voulez un peu plus de gentillesse, Nathalie Sarraute dit ce qu'elle faisait quand enfant elle disait sa récitation : « *Je sais très bien le texte par cœur, je ne risque pas de me tromper, d'oublier un seul mot, mais il faut surtout que je parte sur le ton juste... voilà, c'est parti... Ne pas faire trop monter, trop descendre ma voix, ne pas la forcer, ne pas la faire vibrer, ça me ferait honte... dans le silence ma voix résonne, les mots se détachent très nets, exactement comme ils doivent être, ils me portent, je me fonds avec eux, mon sentiment de satisfaction...* »⁸ Il y a là, à la fois le conflit, ce travail du négatif ("ne... pas"), et la subjectivation dans et par le langage ("les mots me portent"). Peu importe l'exercice, sa version scolaire, l'essentiel consiste à aller au texte pour dire le texte, ne cesser de le dire, d'en observer l'activité, l'actif.

d'utiliser des magnétophones (...) pour que les enfants écoutent leur voix

• Quel travail et quelles pistes ouvre cette position ?

- Accepter de montrer que des œuvres sont mauvaises, c'est désacraliser : enlever la littérature à la religion et à l'admiration. Voilà ce que doit être le travail avec les enseignants, avec les bibliothécaires, avec les médiateurs, avec les lecteurs : travailler des livres et confronter vraiment les lectures. Je comprends bien que les tensions sont déjà suffisantes dans les classes. Néanmoins, je continue à penser qu'un des drames est le refus de la confrontation et le silence des désaccords.

Alors, quel discours critique sur les textes ? Aucun autre discours que celui qui pense la critique comme une relation au double sens du terme : relatée et reliée, historicisée et dialogique. En d'autres termes, le discours critique sur les textes aurait tout à gagner à ne pas chercher d'abord la méthode mais à chercher toujours le sujet : quel est ce « je-ici-maintenant » de telle lecture ?

³ Paul VALÉRY, « Poésie et pensée abstraite » (1939), *Œuvres*, éd. de la Pléiade, I, p.1320

⁴ Jean-Loup AMSELLE, *Branchements, Anthropologie de l'universalité des cultures*, Flammarion, 2001

⁵ Cf. Serge MARTIN, « Lire le mouvement », *Les Actes de lecture* n°76, AFL, déc. 2001

⁶ Cf. Serge MARTIN « Gabrielle Vincent ou l'invention de la relation », *Argos*, n°28, 2001

⁷ Henri MESCHONNIC, « le langage chez Habermas ou Critique, encore un effort » dans *Critique de la théorie critique, Langage et histoire*, PUV, 1985

⁸ Nathalie SARRAUTE, *Enfance*, Gallimard, 1983, p.180

● **En filigrane, le sujet est omniprésent dans vos raisonnements.**

- Nathalie Sarraute écrit : « *dans le silence ma voix résonne* ». L'activité de subjectivation dont je parle est nécessaire pour saisir la relation dans le texte lui-même. C'est une véritable démarche d'inscription dans le temps et l'historique qu'il faut faire : je conseille souvent aux enseignants d'utiliser des magnétophones dans la classe pour que les enfants écoutent leur voix. Qu'ils écoutent cette voix qu'on ne reconnaît jamais et aussi cette voix qui change progressivement. Pour « historiciser » les lectures, il faut aussi créer des trajets autobiographiques : on ne lit pas n'importe quand n'importe quoi. Il faut aussi copier des anthologies de lectures : concevoir des carnets où s'accumulent des phrases, des extraits, des citations, des images...

● **On retrouve des domaines de travail familiers au rôle des BCD dans l'école : un observatoire des écrits mais aussi l'inscription des lecteurs dans leur itinéraire personnel.**

- Il faut aussi travailler des œuvres où la relation est en jeu explicitement pour éveiller l'écoute au langage chez les enfants, pour faire résonner la sonorité générale de l'œuvre. Pour éveiller l'attention au texte, je pense en particulier à des auteurs comme Solotareff, Nadja et Lecaye. Mais aussi Rascal, Gabrielle Vincent... Face à ces textes-là, on ne peut que maintenir la critique dans les questions.

● **Tout ce travail n'est pas simple à concevoir : il faut essayer de ne jamais abandonner le mouvement, le questionnement... On est dans du déséquilibre permanent ?**

- C'est vrai que c'est exigeant et sûrement périlleux : on peut dire que la poétique, c'est justement une critique du langage et qu'une authentique politique de la critique doit avoir pour mission de tester le langage et de maintenir une attention permanente au discours. C'est le test que le langage ne fait pas le contraire de ce qu'on dit et que le langage ne dit pas le contraire de ce qu'on fait. Ce test ne s'arrête pas, il est la force de tout discours et il est le test que seule la littérature permet de faire jusqu'au bout.

Avec cette écoute du continu, on devrait aussi encourager tout ce qui maintient les questions, ce qui pousse à faire de ses lectures des interrogations parce que quand on formule un problème on dispose d'une politique et d'une éthique. Cette formulation demande une poétique qui est également une éthique et une politique de la critique : elle doit être faite par tous. On ne se dit pas critique, on le devient, on l'est parce qu'on la fait.

*Entretien reconstitué par Hervé MOËLO
avec la participation de Serge MARTIN*



photo : James Nachtwey, Afghanistan

J'ai appris à lire avec L'Équipe.

Thierry ROLAND, commentateur sportif, Le Parisien du 29.05.02

Il semble que la perfection soit atteinte non quand il n'y a plus rien à ajouter, mais quand il n'y a plus rien à retrancher.

SAINT EXUPÉRY, Terre des hommes

Dans le programme du Front National pour l'éducation, l'enseignement de la lecture se fera obligatoirement par « la méthode syllabique ».